



Dans les pas de Napoléon

LIVRE. « Berezina », qui raconte son périple à moto sur les traces de la retraite de Russie, coïncide avec son retour à la vie après un grave accident. Sylvain Tesson revient de très loin.

LE GROS ŒUVRE est achevé, dit-il. Il aura duré à peu près cinq mois. « Nous en sommes aux finitions. » Il reste à regreffer « un nerf de la face », sectionné, ce qui empêche l'œil droit de se fermer et fait s'effondrer la bouche d'un côté. Sylvain Tesson, 43 ans, l'un de nos grands écrivains voyageurs (« l'Immensité du monde », « Dans les forêts de Sibérie »...), était habitué à revenir de loin, mais pas à ce point. Dans la nuit du 21 au 22 août 2014, après avoir escaladé à Chamonix le toit du chalet de son éditrice, il a chuté de dix mètres, se brisant le crâne en quatre endroits. Dix jours de coma. Aucune lumière au bout d'un tunnel. « La seule lumière que je connaisse dans ce domaine, c'est la sortie du tunnel du

Mont-Blanc », plaisante ce géographe de formation. Pour le reste, ce casse-cou habitué aux Grandes Jorasses ne se souvient de rien : « Le disjonctage est un cadeau de l'évolution. Ça évite la souffrance. »

Ce qu'il fichait sur ce toit ? Rien. Sylvain a d'habitude une bonne descente et, quand il est un peu « hors de lui-même », il a envie de grimper. D'escalader des façades. Une gouttière a brutalement ramené sur terre ce chat sauvage. « J'essayais de vivre comme Mick Jagger et je suis devenu Jeanne Calment », lâche-t-il en enfonçant l'index dans sa joue comme s'il cherchait à redresser l'ouvrage en péril de son visage.

Dans « Berezina »*, qui vient de sortir, Sylvain Tesson publie l'histoi-



re de sa trajectoire en Oural — cette moto qu'utilisent les soldats allemands dans « la Grande Vadrouille » — le long des 4 000 km que couvrit, en 1812, l'armée défaits de Napoléon lors de la retraite de Russie. Une initiative complètement folle, accomplie avec quatre potes dont deux Russes, les sacoches pleines de pièces détachées. Car l'Oural est une monture fantasque. « C'est la seule moto que rien n'arrête, même pas ses freins. »

« La retraite de Russie est un sommet de souffrance : la maladie, le froid, la bataille, la noyade, le feu... »

Sylvain Tesson, auteur de « Berezina »

On rigole, et pourtant il n'y a pas de quoi. La retraite de Russie, résume le fils du journaliste Philippe Tesson, est « un sommet de souffrance : la maladie, le froid, la bataille, la noyade, le feu... Je voulais adresser un salut aux fantômes dans la nuit russe ». Dont acte. Quand on escalade les Grandes Jorasses, on peut aussi faire la même chose à l'horizontale.

La petite équipe et ses side-cars, des « paniers adjacents », en ont bavé des ronds de chapeau, les mains dans la mécanique lavées à la neige. Le soir, vodka à gogo et incantations à Napo : « Ce Corse qui a réussi à anéantir son armée en allant de victoire en victoire. De Gaulle disait :

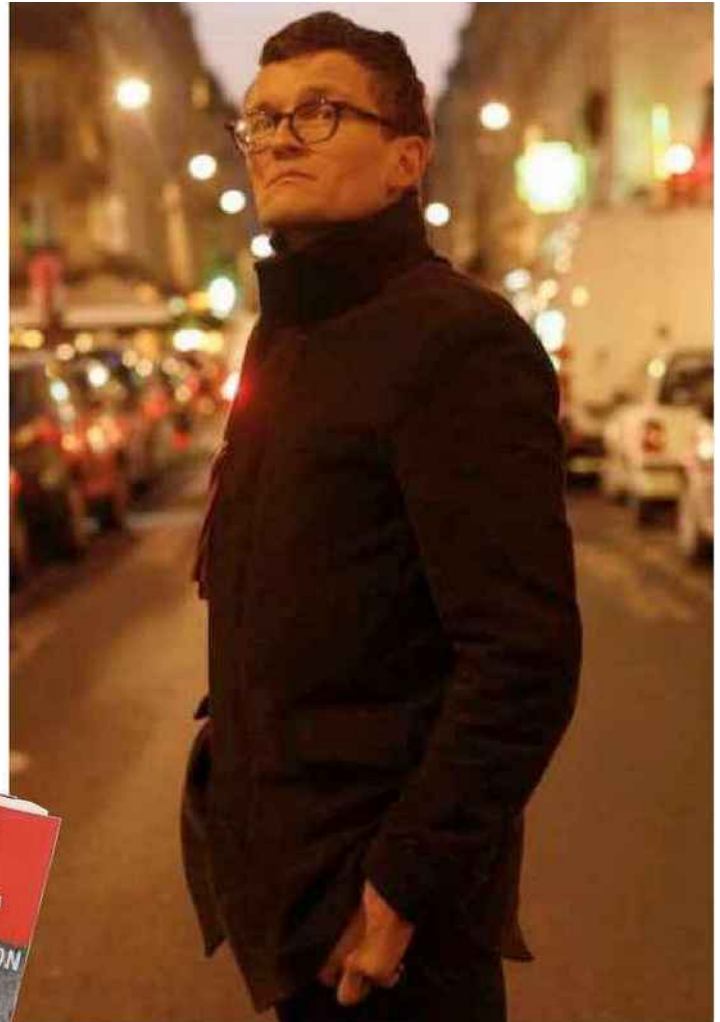
Nous avons perdu une bataille, mais pas la guerre. Napoléon, c'est le contraire. »

Le bicorne le plus célèbre de l'histoire le fascine : « Même au fond de la déroute, c'est comme un type qui tombe dans une crevasse et se demande ce qu'il va faire le lendemain. » La Russie et « ses douze fuseaux horaires », Sylvain la connaît comme sa poche. Poche de résistance à « l'absurdité de la vie », à cette « dégradation de l'existence par la monotonie ».

Aux salons de Saint-Germain-des-Prés que fréquentait son père, le gamin a préféré « l'impétuosité », « la bougeotte » et « le danger ». A 15 ans, il lisait des récits d'alpinisme. L'écriture lui est venue à 20 ans quand il est parti faire le tour du monde à vélo. « Je tenais mon journal tous les soirs. C'est toujours le cas. Mes petits carnets occupent une malle. C'est une extraordinaire béquille. Une solidification de la vie face à cette extraordinaire fabrique de l'oubli qu'est la mémoire. » Notons qu'en matière d'amnésie notre rescapé des paradis blancs sait désormais de quoi il parle.

PIERRE VAVASSEUR

* « Berezina », de Sylvain Tesson, Ed. **Guérin** Chamonix, 187 pages, 19,50 €.



Paris (VI^e), vendredi. Sylvain Tesson raconte son périple de 4 000 km sur une Oural, « la seule moto que rien n'arrête, même pas ses freins », plaisante-t-il. (LP/Olivier Corsan.)